

MIYAMOTO Tsuneichi :

1er épisode : présentation et exemple des ritualistes ruraux dans *Minkan-reki*

par Alexandre MANGIN

(docteur en études japonaises, enseignant à l'Université Rikkyô, chercheur contributeur au Himoji shiryô kenkyû sentâ¹ de l'Université de Kanagawa et membre de l'IETT de l'Université de Lyon et de la Nihon minzoku gakkai²)

Introduction : présentation de MIYAMOTO

Le présent article se propose avant tout de présenter brièvement la vie et l'œuvre de l'ethnographe folkloriste MIYAMOTO Tsuneichi 宮本常一 (1907-1981)³. Afin de donner une idée de cette œuvre encore peu connue en France, et qui n'est pas sans résonances avec l'œuvre de Marcel MAUSS, *Théorie générale de la magie*, nous donnerons deux exemples tirés de *Minkan-reki* 『民間暦』 (Le calendrier populaire) (1942) : le cas des ritualistes et celui des arbres rituels. Ce sera l'occasion, sinon de tenter, du moins d'inviter à la comparaison entre les deux auteurs.

A/ Aperçu biographique

Né dans une famille d'agriculteurs lettrés⁴ et philanthropes (ils accueillent gratuitement chez eux les voyageurs de passage⁵), MIYAMOTO Tsuneichi envisage une carrière dans les lettres. Après des études à l'École des postes et communications, puis à l'école normale où il suit les cours du professeur MORI Shinzô 森信三 (1896-1992), un intellectuel nationaliste particulièrement brillant et charismatique⁶, et une brève carrière d'instituteur au cours de laquelle il initie ses élèves au travail de terrain, leur faisant même réaliser une revue ethnographique, *Toroshi* 『とろし』, MIYAMOTO Tsuneichi fait deux rencontres qui marqueront profondément son parcours professionnel : celle de YANAGITA Kunio 柳田國男 (1875-1962) et de SHIBUSAWA Keizô 澁澤敬三 (1896-1963). Le premier est le fondateur de l'ethnologie du folklore comme science humaine. C'est aussi un penseur d'économie politique et agricole et un spécialiste des contes et légendes. Parlant français, allemand et anglais, ce qui est la marque des élites – il a vécu en Suisse où il travaillait à la Société des Nations – il est aussi un nationaliste⁷ discret mais sincère, mais surtout un « mandarin »⁸, un fondateur d'École de pensée entouré de disciples à qui il enseigne à l'ancienne manière, vêtu du costume traditionnel. Ayant fait son terrain en kimono de prix secondé par des porteurs de bagages, et logeant en hôtellerie de luxe, il contraste avec son

¹ Centre de recherche sur les documents non écrits.

² Société d'études ethnographiques sur les arts et traditions populaires du Japon (*Japan Folklore Society*).

³ Pour plus de détails, on se reportera à notre thèse de doctorat, *MIYAMOTO Tsuneichi, un ethnographe folkloriste, infatigable marcheur à la recherche de l'identité japonaise*, Lyon, Université de Lyon (Lyon III), 2008, (<http://www.sudoc.abes.fr/xslt/DB=2.1/SET=2/TTL=1/SHW?FRST=1>), texte édité en 2010 : Stuttgart, Editions universitaires européennes.

⁴ Sa famille comptait de nombreux *kannushi* 神主, les prêtres shintô.

⁵ Système du *zenkon yado* 善根宿 (auberge du bon vouloir).

⁶ MIYAMOTO, indifférent à la question du nationalisme, découvre à cette époque les œuvres de Max STIRNER (1806-1856) et de Pyotr KROPOTKINE (1842-1921) lequel le marquera profondément, ainsi que l'entomologiste Jean-Henry FABRE (1823-1915), très populaire au Japon, et les japonologues américains (Edward Sylvester MORSE (1838-1925) notamment).

⁷ Notons cependant que YANAGITA a expressément condamné le fascisme italien.

⁸ Au sens français du terme (un « ponté »).

futur élève, poussiéreux et chaussé d'espadrilles. Il avait aussi tendance à s'appropriier sans les citer les travaux de ses disciples, intégrant les données recueillies sur le terrain, mais il semble que ce n'ait pas été inhabituel à cet époque. Malgré un intérêt vif mais non innocent pour les petites gens (son but final semble avoir été, par le comparatisme inter-régional, de prouver l'unicité du Japon et ses liens avec le continent, afin de favoriser l'impérialisme et le colonialisme), son respect allait à la réflexion a posteriori et au monde des livres, le travail de terrain n'étant qu'une nécessité pleine d'inconvénients. En 1930, YANAGITA lance un appel à contribution dans *Tabi to densetsu* 『旅と伝説』 (Voyages et légendes) la revue d'ethnologie du folklore fondée par MIYAMOTO qui, en retour, y répond. C'est le début d'une relation de professeur à élève particulièrement riche pour le jeune chercheur. Il ne prendra ses distances, dans un flou respectueux, que lorsqu'il rencontrera SHIBUSAWA Keizô.

Petit fils, d'Eiichi 栄一 (1840-1931), le grand entrepreneur artisan de la rénovation du Japon sous Meiji, fondateur de sociétés, de la banque du Japon, d'écoles et d'institutions de charité, cofondateur avec Paul CLAUDEL de la Maison franco-japonaise à Tôkyô, essayiste talentueux et diplomate, Keizô était promis dès sa naissance à un poste de dirigeant d'entreprises. Après les meilleures études qui soient (diplôme d'économie à l'Université impériale de Tôkyô), il est employé aux affaires, formé par son illustre grand-père et finira gouverneur de la Banque du Japon. Keizô, parallèlement à ses activités d'affaires, se lance dans la recherche en indépendant. Il s'intéresse aux noms de poissons et aux villages de pêcheurs. Il fonde en 1921 l'Achikku myûzeamu アチックミュージアム (le Musée des greniers)⁹ dans sa propriété : le musée, qui réunit des objets de la vie quotidienne des paysans, des pêcheurs et du petit peuple en général, devient vite un centre de recherche qu'il finance. Il recrute de jeunes chercheurs (dont MIYAMOTO en 1935, qu'il finit par employer à plein temps et loge) et les dirige de manière moderne, autour d'une table, comme le ferait un chef de projet en entreprise. Reconnu unanimement comme un grand organisateur (*organaiizâ* オルガナイザー), le grand œuvre de ce patron paternaliste (*patoron* パトロン), outre les cinq volumes de ses travaux ethnographiques, c'est l'*Emakimono ni yoru Nihon jômin seikatsu ebiki* 『絵巻物による日本常民生活絵引』 (Pictopédie de la vie quotidienne du petit peuple Japon telle qu'elle apparaît dans les rouleaux peints)¹⁰ qu'il dirige, entreprise à laquelle participe MIYAMOTO qui en rédige une large partie à lui tout seul (environ 60 %), première entreprise en son genre, en cinq gros volumes entièrement illustrés, œuvre pionnière de jeunes chercheurs déchiffrant des pans entiers de la connaissance. L'Université de Kanagawa, sans toucher au texte original¹¹, continue cette œuvre par l'ajout de tomes supplémentaires, sur Hokkaidô, l'île de Hainan 海南島 en Chine et la Corée.

A la mort de SHIBUSAWA, qu'il considérait comme son maître et un deuxième père, MIYAMOTO se lance dans une carrière de chercheur indépendant, diversifiant ses activités : études de terrain de commande, articles pour des revues scientifiques et des revues de vulgarisation, conférences sur l'agronomie et publication de livres. En 1961, à 54

⁹ L'Achikku myûzeamu est devenu l'actuel Nihon jômin bunka kenkyûjo 日本常民文化研究所 (Institut de recherche sur les cultures populaires du Japon) dont dépend le Himoji shiryô senta 非文字資料研究センター (Centre de recherches sur les documents non écrits) de l'Université de Kanagawa 神奈川大学.

¹⁰ Par la suite, nous abrègerons en « *Ebiki* ».

¹¹ Les imperfections du texte, ses petites erreurs ça et là n'enlèvent quasiment rien à son mérite, d'autant que ses rédacteurs se sont montrés d'une absolue modestie.

ans, il obtient son doctorat de Lettres avec une thèse ethnographique extrêmement documentée sur la Mer intérieure de Seto. L'année suivante, il est embauché par l'Université de la mer de Tôkyô (Tôkyô suisan daigaku 東京水産大学) puis, en 1964, par l'Université des Beaux Arts de Musashino (Musashino bijutsu daigaku 武蔵野美術大学) et en 1967 par l'Université de Waseda 早稲田大学 où il enseigne la *minZokugaku* 民俗学 (ethnologie des arts et traditions populaires) jusqu'en 1974. Sur la fin de sa vie, il réalise quatre voyages à l'étranger qui auront une forte influence sur son moral (la Tanzanie, surtout) et la perspective dans laquelle il situe son travail : en 1975 (18 juillet-30 août : 44 jours) : voyage en Afrique orientale (Tanzanie et Kenya)¹² ; en 1977 (13-20 septembre : 8 jours) : voyage à Cheju-do 제주도 [濟州島]¹³ (Corée)¹⁴ ; en 1979 (10-20 septembre : 11 jours) à Taiwan¹⁵ et en 1980 (14-24 septembre : 11 jours), en Chine populaire¹⁶

Enfin, jusqu'à sa mort en 1981, il ne cessera d'écrire et de faire des conférences, dont un cycle, *Nihon bunka no keisei* 『日本文化の形成』, fondamental dans son oeuvre.

L'oeuvre qu'il laisse compte près de deux-cents volumes¹⁷. Il aura fondé aussi et participé à de nombreuses sociétés savantes et aura été à l'origine des projets visant à faire vivre des activités en voie de disparition (les concerts de tambours japonais, avec la création du groupe Ondekoza 鬼太鼓座, ou le dressage de singes).

Avant de clore cette présentation, donnons quelques détails concernant sa méthode et les thèmes de ses recherches.

B/ La méthode et l'oeuvre

1) *la méthode*

Sa méthode est celle recommandée par SHIBUSAWA : du terrain, au plus près des gens, et la marche. MIYAMOTO, toute sa vie de santé fragile, fut un grand marcheur. Les cartes qui retracent ses voyages sont biffées en tous sens par les itinéraires de ses voyages, dans le prolongement des écrivains voyageurs qu'il appréciait particulièrement car il sut trouver en

¹² « *Higashi Afurika wo aruku* » 「東アフリカを歩く」 (« Marcher en Afrique orientale »), in *Aruku miru kiku* 『あるくみるきく』, numéro de janvier Shôwa LI (1976), s.l., Nihon kankô bunka kenkyû-sho-kan 日本観光文化研究所刊.

¹³ Cheju-do : lu en japonais *Saishû-tô* さいしゅうとう ou *Cheju-do* チェジュド.

¹⁴ « *Shimpan Kajin monogatari* » 「新版 海人ものがたり」 (« Nouvelle version d'Histoires des gens de la mer »), in *Ama : Nakamura Yoshinobu shashin-shû* 『海女 中村由信写真集』 (Plongeurs-pêcheuses de perles : recueil de photographies de Nakamura Yoshinobu), s.l., Marin keikaku-kan マリン計画刊, décembre Shôwa LIII (1978).

¹⁵ « *Taiwan kikô* » 「台湾紀行」 (« Journal de voyage à Taiwan »), in *Aruku miru kiku*, numéro de juin Shôwa LV (1980).

« *Taiwan no Takasago-zoku* » 「台湾の高砂族」 (« Les Ethnies des hauteurs ensablées (*Gaoshā-zú*) de Taiwan »), 1^{ère} éd. in *Getsurei kôkai kenkyû-kai* 『月例公開研究会』 (Mensuel de l'ouverture des réunions de recherches), s.l., Nihon kankô bunka kenkyû-sho 日本観光文化研究所, 17 novembre Shôwa LIV (1979) republié in Nihon kankô bunka kenkyû-sho Kenkyû kiyô 『日本観光文化研究所 研究紀要』 (Annales de recherches de l'Institut de recherches sur les cultures du tourisme japonais), n°6 (décembre Shôwa LX (1985)), s.l. Ce texte est celui d'une communication (approuvé par Miyamoto), plutôt qu'un article à proprement parler.

¹⁶ « *Chûgoku no fune* » 「中国の船」 (« Les bateaux chinois »), in *Aruku miru kiku : Miyamoto Tsuneichi tsuitô-gô* (Numéro de commémoration de Miyamoto Tsuneichi), s.l., août Shôwa LVI (1981). Ce texte est la transcription, d'après enregistrement, d'une communication de Miyamoto.

¹⁷ L'édition de ses Œuvres compte pour l'instant 51 volumes publiés.

eux les précurseurs des ethnographes de terrain : le poète MATSUO Bashô 松尾芭蕉 (1644-1694) bien sûr, mais aussi NODA Senkôin 野田泉光院 (1756-1835), SUGAE Masumi 菅江真澄 (1754-1829), FURUKAWA Koshôken 古川古松軒 (1726-1807) ou encore l'Anglaise Isabella BIRD (1831-1904), seule Occidentale ayant obtenu des autorités japonaises, à l'époque Meiji, un laissez-passer valable pour tout le territoire afin de réaliser une étude ethnographique.

MIYAMOTO s'entretenait longuement, parfois des nuits entières, avec les habitants, en particulier les personnes âgées, détentrices d'un savoir populaire, notamment dialectal, que l'ethnographe cherche à fixer, sachant que tout ce qu'il observe a déjà commencé un déclin, ne serait-ce qu'à cause de la baisse de la fécondité et de l'exode rural. Pour ce faire, il loge chez l'habitant et note tous les détails, même les plus anodins, de la vie rurale. L'essentiel de son budget est consacré aux pellicules de ses deux appareils photo. Il photographie tout ce qu'il voit, tant qu'il lui reste de la pellicule, sans souci du cadrage ou du rendu esthétique. Ses clichés, bruts, constituent en soi un riche matériau historique sur le monde de l'époque Shôwa, que l'on redécouvre depuis les années 2000, non sans que les éditeurs jouent sur la nostalgie du « bon vieux temps », avec ses enfants gambadant sur des sentiers en terre entre deux temples, ses ouvriers agricoles faisant une pause en chanson, et ses maisons en bois et papier. Mais MIYAMOTO, toujours dans un souci encyclopédique, et mû par un appétit de savoir, répertorie tous les outils de corps de métiers et photographie (et dessine) ce qu'il voit depuis le train. Plus tard, il le fera depuis le ciel, devenant un pionnier de l'ethnographie aérienne¹⁸.

2) les thématiques miyamotiennes

Présenter exhaustivement les thèmes de l'œuvre de MIYAMOTO Tsuneichi relève de la gageure. Commençons d'abord par élimination : MIYAMOTO a traité de tout ce qui ne relève pas de la vie des élites militaires et aristocratiques ainsi que tout ce qui n'est pas la grande ville. Malgré un étonnant livre sur Kyôto¹⁹ dans lequel il s'attache à nous présenter la ville à sa façon, ses faubourgs, ses champs et ses demeures de roturiers, MIYAMOTO nous parle de villages, de routes, de mer, d'îles moyennes et d'îlots minuscules, de lieux-dits, de populations nomades (les *Sanka* サンカ [山窩]) ou de chasseurs montagnards (les *matagi* マタギ [又木]), de rites, de jeux, de chants, de divinités, de croyances, de pratiques agricoles et économiques, de circulation de biens et de flux de personnes. Il décrit les bouleversements rapides, et les mutations lentes, du patrimoine en voie de disparition, qu'il soit matériel (meuble ou immeuble) ou immatériel. La *minZokugaku*, que l'on peut traduire approximativement par « ethnographie du folklore » ou « ethnographie des arts, traditions et techniques populaires », telle qu'il la conçoit, touche aussi à l'Histoire afin de savoir qui agissait, où et depuis quand. Et MIYAMOTO, s'appuyant sur les recherches archéologiques, préhistoriques et historiques les plus pointues de son temps, tente d'élaborer une synthèse cohérente des mouvements de population vers l'archipel et recherche la construction de l'être japonais dans ses cultures populaires. Parallèlement aux travaux de son cadet de vingt ans l'historien AMINO Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004)²⁰ qui fut le premier dans sa discipline à traiter frontalement des petites gens, catégorie qui

¹⁸ Il nous en reste l'excellent *Sora kara no minZokugaku* 『空からの民俗学』 (L'ethnographie du folklore vue du ciel) (2001).

¹⁹ *Watashi no Nihon chizu 14 : Kyôto* 『私の日本地図 14 京都』, 1975, rééd. 2010.

²⁰ Qui eut la chance de le côtoyer, mais sans en être particulièrement proche, quoique ressentant de l'admiration pour l'œuvre de MIYAMOTO à qui il consacra un livre.

était jusque là reléguée aux marges de l'Histoire japonaise qui se préoccupait uniquement des guerriers et des nobles de Cour, soit moins de 10% de la population, MIYAMOTO met l'homme japonais simple, obscur, le paysan, le lettré de campagne, le pêcheur ou le moine itinérant au centre de ses recherches et lui rend sa voix, sa cohérence, et même sa truculence grâce aux récits de vie qu'il recueille presque textuellement, dans leur baroque dialectal, comme cet étonnant « *Tosa Genji* 土佐源氏 » (le Casanova de Tosa) qui lui vaudra la popularité. MIYAMOTO fut le premier à fournir une étude systématique de l'habitat japonais des couches populaires²¹ qui reste aujourd'hui encore une œuvre de référence. Parmi tous ses ouvrages, on note des séries en 3 volumes (L'Histoire d'écrivains voyageurs), en 7 volumes (L'Histoire du petit peuple), en 10 volumes (Folklore et Histoire du voyage) et en 15 volumes (Mes cartes du Japon). Ce dernier projet reste sans équivalent : MIYAMOTO, seul, traite de façon ethnographique une zone par volume où, presque toutes les deux pages, l'image illustre le texte. Il s'agit des photos qu'il a lui-même prises et que nous évoquions plus haut²². Cette entreprise, dans la droite ligne de l'*Ebiki*, a ceci de nouveau qu'elle ne porte cette fois plus sur une époque ancienne (celle de Heian en l'occurrence), mais sur l'époque contemporaine, et qu'elle est l'œuvre d'un homme seul.

Dans le présent article, nous nous proposons d'étudier deux exemples d'études des cultes populaires, qui peuvent s'apparenter à la magie : la question des officiants, et le cas des arbres rituels.

I MIYAMOTO et les ritualistes

Le thème que nous donnons ici comme exemple est traité dans la Seconde partie de *Minkan-reki*²³, après un premier point sur les interdits et abstinences (*mono-imi* 物忌み), un second sur les purifications et ablutions (*misogi-harai* みそぎはらい [禊祓い]) et un troisième sur les réclusions volontaires précédant un rituel (*rōkyō* 籠居), la Première partie étant consacrée à un questionnement historique et épistémologique sur les *nenchū gyōji* 年中行事 (événements rituels annuels) du calendrier populaire avec des exemples concrets de grands rites liés à l'agriculture.

A/ Terminologie et méthode

1) terminologie

Mais avant tout, il nous faut préciser la terminologie que nous utilisons ici. Dans l'exemple que nous avons choisi de présenter, nous avons à faire à des personnes, professionnelles ou non, qui accomplissent des rituels ressortissant de la magie (au sens où la définit Marcel MAUSS) – qu'elle soit exercée hors de tout cadre religieux ou non – et/ou de la religion shintō ou proto-shintō, ou encore du culte syncrétique shintō-bouddhique. Nous ne parlerons donc pas ici du culte purement bouddhique. MIYAMOTO, pour nommer ces personnes de manière générique, utilise le terme, relativement peu employé dans le langage courant, de *saishū* 齋主, dont l'orthographe lui est propre, car ce mot s'écrit normalement « 祭主 » (maître de célébration, maître de fête). L'orthographe miyamotoïenne,

²¹ *Nihonjin no sumai* 『日本人の住まい』, rééd. Nōbunkyo 農文協, 2010.

²² La nouvelle édition est à saluer pour le sérieux avec lequel elle a été établie, même si l'on peut ça et là discuter les choix qui ont été faits dans la modernisation de l'orthographe de tel ou tel mot (suppression des *okurigana* notamment).

²³ *Minkan-reki*, IInde partie, 4^{ème} point, p. 171 éd. Kōdansha gakujutsu bunko.

pour peu que l'on parte du postulat qu'elle est délibérée, choisit un caractère de sens proche mais plus polysémique que le caractère normal. Le *Kanji-gen*²⁴ en recense quatre : 1° la préparation par abstinence (de viande et d'alcool notamment) d'une fête magique ou religieuse ou d'un rituel, syn. *mono-imi* ; 2° la pièce (ou chambre) de réclusion volontaire (*rôkyô*) pour cause d'abstinence ou d'études ; 3° la cuisine sans alcool ni viande, syn. *shôjin ryôri* 精進料理 (cuisine d'abstinence ou de dévotion) ; 4° le repas du bonze bouddhiste, syn. *toki* 齋 qui s'écrit justement avec le même caractère prononcé différemment. Dans le mot *saisbu*, il est fait davantage référence aux sens 1 et 2, sans que les sens 3 et 4 ne soient complètement exclus. Sous ce terme, MIYAMOTO regroupe ceux que par convention et faute de mieux nous appellerons les ritualistes, plutôt que prêtres (fonction qui suppose des sacrements et un minimum d'institutionnalisation et de permanence) ou magiciens (terme qui fait davantage référence à l'efficacité et suppose la non-institutionnalisation). Parmi les *saisbu*, on trouve donc les *kannushi* 神主 (prêtres shintô), les *negi* 禰宜 (officiants shintô de rang inférieur aux *kannushi*) et les *bafuri* 祝 (desservants shintô de rang inférieur aux *negi*) qui sont des ritualistes permanents, ou en tout cas dont la fonction s'est peu à peu spécialisée, professionnalisée avec le temps. On trouve aussi les officiantes, réunies sous le terme extrêmement polysémique de *miko* 巫女・神子, désignant tantôt des sortes de sorcières, tantôt des médiums, tantôt des desservantes de temple shintô. Ce terme est donc défini par deux éléments : le service des *kami* 神 (les esprits de la Nature, les divinités), et le sexe de la personne désignée sous cette appellation.

Ceci étant précisé, nous aimerions mettre en lumière la manière de procéder de MIYAMOTO.

2) méthode

La façon dont MIYAMOTO décrit les ritualistes fait beaucoup penser à celle employée par MAUSS pour parler des magiciens, sauf que le premier le fait à l'échelle d'un pays, en l'occurrence le sien, alors que le second opère à l'échelle du monde. Il en résulte que les correspondances découvertes ou mises en lumière par MAUSS peuvent parfois nous étonner quand elles mettent face à face deux ethnies que ne rapprochent ni la géographie, ni l'époque, alors que chez MIYAMOTO, la proximité culturelle d'aires géographiques régionales au sein d'un même pays permet de micro-comparaisons. En ce sens, MAUSS fait de la macro-ethnologie et MIYAMOTO de la micro-ethnographie. Dans *Théorie générale de la magie*, MAUSS semble peu intéressé (nous ne disons pas « pas du tout ») par les ensembles intermédiaires : il y a la tribu A et la tribu B, mais MAUSS parlera peu de l'aire culturelle dans laquelle se situe la tribu A et d'autres tribus voisines. Il la comparera avec la tribu B, située en dehors de la zone intermédiaire, voire la comparera avec le pays C (ou son peuple, par exemple « les Assyriens »). Chez MIYAMOTO, les comparaisons internationales existent, bien sûr, mais elles sont rares à l'échelle de l'œuvre et presque complètement absentes dans *Minkan-reki* (on note quelques allusions à la Chine). Conscient qu'il existe des cultures et non une culture au Japon (malgré le fait que la langue japonaise ne possède pas de pluriel grammatical) puisqu'il parle de culture de la montagne, de culture de la mer, de culture de la campagne etc., il est conscient de l'existence de cercles identitaires concentriques avec : l'Asie, l'Asie orientale, le Japon, et au sein du Japon, la Mer intérieure, l'Est (jusqu'au département d'Iwate environ), le Centre, l'Ouest (du Kansai à l'extrémité ouest de Honshû), le Nord (nord de Honshû et Hokkaidô), les Ryûkyû tout au

²⁴ *Kanji-gen* 『漢字源』, dictionnaire des caractères chinois utilisés dans la langue japonaise, Gakken, 2006.

sud. Au sein de ces micro-ères culturelles nationales, MIYAMOTO va scruter en entomologiste (amateur de FABRE) les moindres nuances de forme ou d'appellation, variations temporelles ou mutations (*bensen* 変遷). En ce sens, la façon de procéder de MIYAMOTO est typiquement japonaise : partir du plus petit pour aller au plus grand, tout l'inverse de la façon occidentale de procéder, à partir de principes généraux, de lois universelles. La langue japonaise est ainsi faite que les termes génériques²⁵ sont peu utilisés (leur utilisation est très théorique et ne relève guère du langage courant), et tout objet, dès qu'il change légèrement de forme, voit son appellation changer du tout au tout, ce qui explique le nombre colossal de noms communs dans la langue japonaise, par rapport au français qui préfère, à partir d'un petit nombre de noms, les qualifier par des adjectifs ou des compléments²⁶. Cette façon de penser ne pouvait qu'être favorable aux langues régionales dans un pays au départ aussi divisé que pouvait l'être la France des duchés ou la Chine des Trois Royaumes avant la lente unification du pays soutenue par la construction d'un Etat fort. Là comme presque partout ailleurs, c'est la langue de la capitale qui s'est imposée, d'abord celle de Kyôto, puis celle d'Edo (Tôkyô).

Lorsqu'il nous présente une dénomination, MIYAMOTO procède souvent de la même manière : d'abord le mot écrit phonétiquement en japonais, ensuite son sens, enfin son étymologie réelle ou hypothétique avec l'utilisation d'idéogrammes chinois. Ainsi par exemple :

「この人形を齊藤実盛だといっている所が多いのだが、(中略) 実盛はおそらく、サノボリの転訛と考える。サは田の神の義であろう。田の植え始めの行事をサビラキともサオリとも言っているところが多く、植終いを、サノボリ・サナボリ・サナブリなどと呼んでいる。サののぼってゆく義であろう。サののぼるのを送るのがサノボリの行事であった。これがサネモリに転じたことはいちおう考えられるわけである」²⁷

(Nombreux sont les endroits où l'on appelle ces poupées SAITÔ Sanémori²⁸, mais (...) je pense que Sanémori est peut-être une déformation de *sa-nobori*. *Sa* aurait le sens de « *kami* (esprit, divinité) des cultures ». Il y a de nombreux endroits où l'on appelle *sabiraki* ou *sa-ori* la célébration annuelle du début du repiquage, et la fin du repiquage *sa-nobori*, *sa-nabori* ou *sa-naburi*. Cela signifierait

²⁵ Ces mots japonais viennent du chinois ou ont été formés avec des caractères chinois à partir de traduction des langues européennes. Aujourd'hui, les concepts sont de simples transcriptions phonétiques de l'anglais : *gurobarizeshon* グロバリゼーション (de *globalization*) la mondialisation par exemple.

²⁶ Ainsi n'existe-t-il pas en japonais de mot pour dire « eau » ou « riz », mais une multitude de mots désignant l'eau et le riz selon leur état chimique ou biologique : par exemple (*o-mizu* (お)水, l'eau froide, *o-yu* お湯, l'eau chaude, *mineraru uôtâ* ミネラルウォーター, l'eau minérale ; (*o-kome* (お)米, le riz en grain sec ou entendu comme produit agricole dans un échange économique, *go-han* ご飯 [御飯], le riz cuit dans un bol pour un repas, ou le repas lui-même, *raisu* ライス, le riz cuit mais sur assiette, *ine* 稲, le riz sur pied.

²⁷ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 7 « *Kami-okuri* », 221-222.

²⁸ SAITÔ Sanémori (? - 1183) : général du XII^{ème} siècle ayant réellement existé. Il servit sous les ordres de MINAMOTO no Yoshitomo lors des batailles de Hôgen et Heiji, puis après la mort de son chef, sous ceux du clan ennemi, les TAIRA. Il mourut dans le Tôhoku dans une bataille l'opposant à MINAMOTO no Yoshinaka. Il est célèbre pour avoir teint ses cheveux blancs en noir pour dissimuler son âge avant cette bataille.

« monter à la rizière » (*sa no nobotteyuku*). Le fait de « monter à la rizière » était la célébration du *sa-nobori*. On peut alors penser faute de mieux que c'est cela qui a dérivé en Sanémori.)

Autre exemple où, malgré l'absence de phonétique, la dénomination en caractères chinois demande une petite précision :

「高知県寺川で神楽を見たさい、いささかのハナを出すと「....若太夫へ下さアる」と披露された。五十すぎの神楽師も一般にはただ太夫さんといっていたが、この人々自身は若太夫といっている。幸若舞の若もかくて同様な若であり、若者若衆の若にも、かかる意味がふくまれたように思われる」²⁹

(Lorsque nous avons observé le *kagura*³⁰ de Teragawa dans le département de Kôchi, on sortit quelques fleurs et il fut annoncé : « Donnez-les aux *wakadayû* » (=jeunes grands hommes / jeunes officiants). Les maîtres de *kagura* de plus de cinquante ans était aussi généralement appelés *tayû-san* (messieurs les grands hommes / messieurs les officiants), mais ces gens eux-mêmes parlaient de *wakadayû*. On peut penser que le « *waka* » (jeune) de *Kô-waka-mai* (la danse des jeunes pour le bonheur) était autrefois ce même « *waka* » et dans le « *waka* » de *waka mono waka-shu* (jeunes et associations de jeunes) également un tel sens était inclus.)

Ces points étant précisés, voyons à présent brièvement comment MIYAMOTO nous présente les ritualistes.

B/ Classification des ritualistes dans *Minkan-reki*

MIYAMOTO voit dans les ritualistes des **personnes généralement choisies pour accueillir et vénérer le(s) *kami*, à l'occasion d'un événement particulier, d'une période déterminée ou au contraire de façon permanente, à titre de profession ou non**. Le texte du chapitre « *Saishu* » présente plusieurs pistes afin d'appréhender la question dans sa richesse.

MIYAMOTO commence par le *toshi-otoko* 年男 (« homme de l'année ») appelé à Izu Kami le *sechi-otoko* セチオトコ [節男] (« homme du *sechi*³¹ »), à Nasu en Tochigi le *waka-otoko* ワカオトコ [若男] (« jeune homme ») ou encore le *mankiri-otoko* マンキリオトコ (« homme du *mankiri*³² ») ou *iwai-tarô* イワイタロウ [祝い太郎] (« fils aîné de célébration ») ailleurs³³, une fonction de ritualiste non professionnel désigné pour un rituel annuel unique. La fonction peut être reconductible. Elle consiste entre autres en la purification de l'espace rituel à l'aide de la *waka-mizu* 若水 (« la jeune eau ») lors des

²⁹ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 178.

³⁰ *Kagura* 神楽 : ensemble de danses et de musiques données en l'honneur d'un *kami*.

³¹ *Sechi* 節 : terme polysémique désignant à la fois la saison et les jours de rituels de passage d'une saison à une autre.

³² *Mankiri* マンキリ : terme à la signification non identifiée, probablement en rapport avec *kiri* 切り (la coupe, l'idée de couper) qui suggérerait le passage accepté d'une période à une autre.

³³ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 171.

cérémonies du Nouvel An, acte généralement (mais pas toujours suivant les régions) interdit aux femmes considérées comme impures.

Puis il traite justement plus longuement de la question des femmes³⁴ (le plus souvent appelées *miko*³⁵) en soulignant que l'on passe historiquement de fonctions majoritairement exercées par des femmes à une situation plus équilibrée voire à l'avantage des hommes. Cette chute de la position des femmes dans les rituels a pu être accentuée sous l'influence du bouddhisme qui insiste sur la notion de souillure³⁶. Il note que dans les Ryûkyû à Okinawa³⁷, les *noro* ノロ [祝女] (« femmes d'incantations ») sont parfois habitées (ou visitées) par les *kami* Chidaganashi チダガナシ (*kami* du soleil) ou Niree ニレエ (sens inconnu³⁸) et de ce fait vénérées alors comme telles. Leurs fonctions supposent parfois des phases de réclusion acceptée dans un lieu consacré, généralement retiré. Dans le reste du pays, les *miko* étaient autrefois appelées à jouer le rôle du *kami* et étaient prises réellement pour des incarnations des *kami*³⁹. Aujourd'hui, de telles cérémonies ne supposent plus cette croyance. La *miko* joue le rôle du *kami* mais c'est en l'honneur de ce dernier. Personne ne croit plus qu'elle est le *kami* et elle même ne prétend pas l'être non plus.

Les *toshi-onna* 年女 (« femmes de l'année »), contrairement aux *toshi-otoko*, pouvaient tout comme les *noro* être prises pour les *kami* dont elles jouaient le rôle et qu'elles étaient simplement chargées, à l'origine, d'accueillir (non pas en elles, mais dans le lieu consacré).

Enfin, MIYAMOTO rappelle le rôle prépondérant des femmes (appelées alors *saotome* 早乙女, « jeunes femmes rapides ») dans le rituel du *ta-ue* 田植え (repiquage du riz).

MAUSS tente d'expliquer la place des femmes dans la magie de la façon suivante :

« C'est moins à leurs caractères physiques qu'aux sentiments sociaux dont leurs qualités sont l'objet qu'elles doivent d'être reconnues partout comme plus aptes à la magie que les hommes. »⁴⁰

Plus loin, il ajoute :

« Il y a moins de magiciennes qu'on ne le croit. Il se produit souvent ce phénomène curieux que c'est l'homme qui est magicien et que c'est la femme qui est chargée de magie. »⁴¹

Remplaçons « magicien » par *kannushi* et « chargée de magie » par « *miko* possédée par un *kami* » et nous avons-là une autre correspondance entre les observations des deux auteurs.

L'ethnographe japonais passe ensuite au cas des jeunes et évoque les groupes institutionnalisés de classes d'âge, des sortes d'associations coutumières culturelles et culturelles, vectrices d'autochtonie et de cohésion au sein d'une génération autant que

³⁴ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 172.

³⁵ Cf. plus haut.

³⁶ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 175.

³⁷ Pour plus de détails en français sur la question, cf. notamment Jean HERBERT, *La religion d'Okinawa*, Paris, Dervy, 1981.

³⁸ Peut-être y a-t-il une parenté d'origine entre Niree et *noro*, du genre « célébré » - « célébrant ».

³⁹ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 182.

⁴⁰ *Théorie générale de la magie*, chap. III, I « Le magicien », p. 20.

⁴¹ *Théorie générale de la magie*, chap. III, I « Le magicien », p. 20.

porteuses d'un but rituel. Les *waka-shu* que nous évoquions plus haut par une citation en sont un exemple fondamental. MIYAMOTO s'est intéressé à toutes les classes d'âges, mais ne les a pas traitées sous le même angle. Les enfants⁴², dont il a répertorié les jeux et à l'éducation desquels il s'est intéressé dans d'autres ouvrages⁴³, font ensuite l'objet d'une réhabilitation, si l'on peut dire, car c'est à l'époque de MIYAMOTO qu'on commença tout juste à s'intéresser à eux comme sujet d'étude ethnologique. L'ethnographe remarque que les enfants peuvent être appelés à exécuter les mêmes actes rituels que les jeunes, mais rarement avec eux. Une classe d'âge exclut l'autre dans de nombreuses localités. Par ailleurs, une autre caractéristique des rituels pratiqués par des enfants est la moindre exigence de forme requise par les adultes : MIYAMOTO parle de « *kuzure-kaketa katachi* くずれかかけた形⁴⁴ » (forme qui commence à être altérée). Il remarque aussi un transfert de certains rituels des adultes aux enfants, non, précise-t-il, par convenance personnelle des adultes, mais par reconnaissance progressive de l'importance du rôle des enfants⁴⁵. Dans la zone de la mer intérieure de Seto (où la société est plus matriarcale que dans l'est et le nord du Japon), et notamment sur l'île d'Awaji 淡路島, une fonction spéciale de ritualiste, le *tōnin* 頭人 (chef [de rite]) est très souvent exercée par un enfant. On considère que la mentalité de l'enfant est la plus proche de celle des *kami* que le *tōnin* est appelé à servir. Malheureusement, MIYAMOTO ne donne pas plus de détails sur le rôle du *tōnin*.

MAUSS note de son côté le cas d'enfants qui :

« sont souvent, dans la magie, des auxiliaires spécialement requis, surtout pour les rites divinatoires. Quelquefois même, ils font de la magie pour leur propre compte, comme chez les Dieri australiens, comme dans l'Inde moderne (...). Ils ont, on le sait, une situation sociale toute particulière ; en raison de leur âge et n'ayant pas subi les initiations définitives, ils ont encore un caractère incertain et troublant. Ce sont encore des qualités de classe qui leur donnent leurs vertus magiques »⁴⁶.

Ce qui est peut-être le plus intéressant dans ce chapitre consacré aux *saishu*, c'est le dernier point traité, le mécanisme de la délégation croissante des fonctions rituelles de la communauté au *saishu*, dont la fonction de *kannushi* se professionnalise, qui traduit un besoin d'être rassuré et d'avoir l'esprit tranquille (*kimochi wa raku ni naru* 気持ちは楽になる). En contrepartie :

「社会的連帯感はとくにこわれやすくなる」⁴⁷

(« Le sentiment de solidarité dans la société devient particulièrement fragile. »)

La professionnalisation a joué pour les *kannushi*, bien évidemment, mais elle a vu également l'apparition de troupes de saltimbanques spécialistes des danses rituelles (*kagura*

⁴² *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 180-182.

⁴³ cf. *Kakyō no oshie* 『家郷の訓』 (L'enseignement du village familial) (1943).

⁴⁴ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 180.

⁴⁵ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 181.

⁴⁶ *Théorie générale de la magie*, chap. III, I « Le magicien », p. 21.

⁴⁷ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 183.

神楽), les *kaguragumi* 神楽組. Ces danses étaient autrefois interprétées par la population locale, entière ou sélectionnée (voir ce que nous avons dit plus haut). MIYAMOTO cite l'exemple du *Hana-matsuri* 花祭り (la fête des fleurs) de Mikawa 三河⁴⁸. La danse passe ainsi d'élément du rite à Art à part entière.

La présentation des marionnettes rituelles, mi-personnes, mi-objets, offre enfin une transition pertinente avec le chapitre suivant consacré aux arbres rituels. Le cas le plus abouti est celui des marionnettes du *bunraku* 文楽 (ou *ningyô jôruri* 人形浄瑠璃) d'Awaji. Leur forme originale, le *deko-mawashi* デコまわし [木偶(?)回し] (spectacle de marionnettes) était certainement moins raffiné mais faisait partie de l'*Ebisu matsuri* 恵比須祭り (la fête d'Ebisu⁴⁹). La danse du vieillard (*samba-sô* 三番叟) était exécutée par une marionnette au sein du temple (le marionnettiste en chef (*tayû* 太夫) pouvant être un *kannushi* ou un *negi*), puis les autres danses étaient données en spectacle au porte à porte, et l'on faisait exécuter aux marionnettes, dans la cuisine, des actes visant à purifier le foyer. Aujourd'hui, les cas de danses rituelles exécutées par des marionnettes sont assez rares, alors que le spectacle de *bunraku* a conquis ses lettres de noblesse dès le XVII^{ème} siècle, et occupe une des places au sommet de la hiérarchie des Arts traditionnels aux côtés du *nô* et du *kabuki*⁵⁰.

MIYAMOTO conclut que ces traditions rituelles ont pour certaines muté, pour d'autres disparu. Il en est de même de celle des arbres rituels.

II MIYAMOTO et les arbres rituels

MIYAMOTO consacre le chapitre suivant de *Minkan-reki* (soit neuf pages) aux arbres rituels (contre 15 pour les *saishu*), soit les trois cinquièmes de ce que représente le chapitre sur les ritualistes. C'est, comparativement parlant bien entendu, beaucoup et cela montre l'accent qu'il entend mettre sur ce point, en faisant structurellement de l'arbre rituel l'égal du fait humain.

Les arbres rituels, littéralement *kami wo maneku ki* 神を招く木 (« arbres qui invitent les *kami* ») sont avant tout présents à l'occasion du Nouvel An sous le nom de *kadomatsu* 門松 (pin de la porte). Ils sont considérés comme une des formes (*keishiki* 形式) nécessaires au rite d'invitation – nous dirions plutôt d'accueil ou de réception – du *kami* du Nouvel An, ce dernier étant sensible aux repères visuels. A Yashiro sur l'île de Suô Ooshima (l'île de MIYAMOTO), on dispose des bambous de chaque côté de la porte⁵¹. Cette forme est aujourd'hui la plus observée sur tout l'archipel, notamment suite aux mesures gouvernementales visant à éviter la déforestation massive⁵². On fixe entre les bambous une

⁴⁸ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 4 « *Saishu* », p. 184.

⁴⁹ Ebisu, le dieu de la pêche, est un des *Shichi fukujin* 七福神 (Sept dieux du Bonheur), dont le culte, transmis au Japon via la Chine, remonterait à l'Inde.

⁵⁰ De nombreuses pièces de *bunraku* provenant du répertoire du *kabuki*, lui-même parfois influencé par les sujets traités par le *nô*.

⁵¹ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 186.

⁵² Ces mesures sont un succès. Le Japon dispose aujourd'hui de grandes forêts sur l'ensemble de son territoire, surtout sur les collines et montagnes. On observe même une reforestation « involontaire » de certaines zones rurales suite à l'exode rural et à la dépopulation. Suô Ooshima en est un exemple frappant : une grande partie de ses rizières en terrasse a cédé la place à la forêt, et les routes des collines ne sont guère entretenues.

corde et des bandelettes de papier représentant une fermeture mystique (*shime* 注連), puis l'on procède à la purification de l'intérieur de la maison. Celle-ci achevée, on place le pin. Celui-ci pourra éventuellement recevoir en lui le *kami*, d'où la présence d'offrandes de nourriture (des gâteaux de riz glutineux ou du gruau de riz) à proximité⁵³. Dans le district d'Osaka, à Izumi 和泉, peut-être par glissement d'idée, on dit que la nourriture offerte (appelée *saba* サバ) sert à nourrir le pin lui-même. Dans le nord du Kantô, le pin est nourri à l'aide d'une pipette (*wanko* ワンコ)⁵⁴. Dans certaines régions, il est installé à l'intérieur de la maison, parfois en plusieurs exemplaires (jusqu'à sept), attachés ou non au pilier central de la maison⁵⁵, dans d'autres, le pin est placé dans un sac de riz (on parle alors de *tawaramatsu* 俵松 : pin du sac de paille) ou dans un mortier⁵⁶. C'est devant ce pin que l'on fait des offrandes en argent et des prières.

A Mera 米良 et Shiiba 椎葉 dans le Miyazaki, a lieu du 2 au 15 de la première lune⁵⁷ la coutume du *wakaki mukae* 若木迎え (accueil du jeune arbre), au cours de laquelle on va dans la montagne couper de petites branches du sommet des cyprès les plus hauts. Le rituel de *Tondo* トンド (ou *Dondo* どんど) clôt, vers le 15 janvier, les festivités du Nouvel An. On rassemble les *kadomatsu*, les bambous et autres décorations et objets rituels et le *kannushi* et ses assistants les brûlent dans l'enceinte du temple shintô. Le *kadomatsu*, ou le bambou abritant le *kami*, est un véhicule, un support (*yorishiro* 依代)⁵⁸. Le fait de brûler ce véhicule a probablement pour but de renvoyer le *kami* d'où il vient, ce que suppose MIYAMOTO plus loin⁵⁹. Le *Tondo* peut aussi avoir lieu à l'occasion du *Dôsojin matsuri* 道祖神まつり (Fête des *kami*-ancêtres du chemin). Aujourd'hui un peu partout sur les routes de campagne, les statues des *Dôsojin* étaient autrefois situées à l'exacte limite cadastrale du village dont ils marquaient la frontière mystique, leur raison d'être étant notamment de protéger le village contre « les mauvais esprits et les maladies » (*akuryô akueki* 悪霊悪疫)⁶⁰. Lors de cette fête, on renvoyait ces *kami* temporairement chez eux.

MIYAMOTO recense un autre rituel, cette fois visant non à renvoyer aimablement un protecteur, mais à chasser un intrus. Le huitième jour de la deuxième lune, a lieu du Kantô à Niigata l'*O-koto*⁶¹ qui suppose, afin d'éloigner les démons, de suspendre un panier rempli d'oignons, d'aulx et d'échalotes (étonnante ressemblance avec la croyance occidentale concernant les vampires). Ce rite est également proche de celui, aujourd'hui simple coutume folklorique, de *Setsubun*⁶² tel qu'il apparaît dans le Kansai. MIYAMOTO émet

⁵³ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 186.

⁵⁴ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 187.

⁵⁵ Le pilier central de la maison est présent aussi bien dans les pagodes bouddhiques que dans l'architecture traditionnelle japonaise. On peut y voir une réminiscence du rite primordial de création du monde par le couple de *kami* Izanagi et Izanami tel qu'il figure dans le *Kojiki* (Chronique des faits anciens) (il s'agissait d'une lance, puis d'un axe autour duquel le couple tourna avant de s'unir).

⁵⁶ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 188.

⁵⁷ Le premier mois du calendrier lunaire. Le 15^{ème} jour de ce mois est appelé *Ko-Shôgatsu* 小正月 (Petit Nouvel An).

⁵⁸ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 189.

⁵⁹ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 190.

⁶⁰ *Minkan-reki*, Seconde partie, chap. 5 « *Kami wo maneku ki* », p. 191.

⁶¹ *O-koto* オコト mot de sens incertain, peut-être (御事 ? : littéralement : « Honorable(s) chose(s) (?) »).

⁶² *Setsubun* 節分 (littéralement : « Partage de la jonction saisonnière ») : rite au cours duquel on chasse un personnage déguisé en démon en lui jetant des graines et en criant : « *Fuku wa uchi, oni wa soto* 福は内、鬼は外 » (Le bonheur est à l'intérieur, le démon est à l'extérieur).

l'hypothèse que dans certains cas, l'*O-koto* viserait non pas à renvoyer le *kami*, mais à le chasser comme un démon. Sans doute la frontière entre *kami* et démon n'était-elle autrefois pas aussi marquée, le panthéon shintô offrant de beaux exemples de *kami* belliqueux, voire nuisibles (Susanoo no mikoto par exemple).

Dans la région d'Izumo, on peut même renvoyer le *kami* sans faire de feu et à Etomo 恵雲 en Shimane, c'est le seul bambou qu'on utilise et l'on parle alors de *take-mukae* 竹迎え (accueil du bambou). Les groupes de jeunes entonnent des chants rythmés traditionnels (*hayashi* 囃子) puis ils se retirent dans l'*Ebisu yado* エビス宿 (résidence temporaire d'Ebisu), les plus de 19 ans dans la *miya yado* ミヤ宿 (résidence temporaire du temple) où ils se préparent au *Miya-dashi* ミヤダシ [宮出し?] (la sortie (= mise hors) du temple), rituel un peu plus complexe qui suppose le transport d'un oratoire portatif (*bokora* 祠) dédié au Toshitokujin 歳徳神 (le *kami* de la Vertu de l'Age) vers la mer.

Après avoir détaillé d'autres rituels (notamment le *Tentôbana*⁶³ impliquant d'autres végétaux⁶⁴), et notamment la question des offrandes, et être revenu sur le rite du *ta-ue*, MIYAMOTO évoque le bambou ou l'arbre utilisé lors de *Tanabata*⁶⁵ qu'il estime jouer le même rôle que le *kadomatsu*, un rôle d'accueil.

Puis, MIYAMOTO procède à la comparaison entre le rite de *Tondo* et un des rites finaux de la fête bouddhique des morts (*O-bon*⁶⁶) au cours duquel on brûle la *Bongoya* 盆小屋 (la cabane de la fête des morts).

Enfin, ce chapitre de *Minkan-reki* introduit la présentation de l'« *I-no-ko gyôji* » 「亥の子行事」 (« La fête du petit sanglier ») au dixième mois lunaire, l'exemple de célébration le plus abouti (irions-nous jusqu'à parler de « fait social global » ?) pour MIYAMOTO, ou en tout cas qu'il a le plus longuement présenté, lui qui n'était pas un spécialiste à part entière du fait rituel⁶⁷. Cet exemple fera l'objet d'un long article⁶⁸. Pour résumer en quelques mots, cet événement l'intéresse à plusieurs titres : les enfants y ont un rôle prépondérant, et on y trouve le bambou nain aux branches duquel sont accrochées des bandes de papier, appelé *bonden* ボンデン à Suô Oshima, phénomène qui daterait des années 1910 selon MIYAMOTO. Ce rituel aujourd'hui quasiment disparu pourrait venir de l'extérieur, ou d'une simple déformation de celui de la fête des morts. Il s'accompagnait de danse, toujours autour de ce pilier – en fait un axe symbolique selon nous – dressé dans le jardin.

Conclusion : perspectives d'autres articles

⁶³ *Tentôbana* テントウバナ [天道花] (littéralement : « Fleurs de la voie céleste »).

⁶⁴ Deutzie, azalée et rhododendron.

⁶⁵ *Tanabata* 七夕・棚機 (littéralement : « la planche du métier à tisser ») : la fête des étoiles du bouvier et de la tisserande (d'où le nom de la fête) qui se retrouvent une fois l'an sur un pont magique, séparées par la malédiction de leur parents. Lors de cette fête, des vœux écrits sur des bandelettes de papier sont attachés aux branches d'un arbre ou d'un bambou.

⁶⁶ *O-bon* お盆, abréviation d'*Urabon* 盂蘭盆, transcription phonétique du sanscrit *ullambana* (« l'envers ») ou du persan *urvan* (âme).

⁶⁷ Parmi la très abondante documentation sur le sujet, on renverra à un classique, le *Tokoyo-ron* 『常世論』 (De l'Autre monde) (1983) de TANIGAWA Ken'ichi 谷川健一, disponible chez Kôdansha gakujutsu bunko, Tôkyô, 1989.

⁶⁸ Lequel figure à la suite de *Minkan-reki* dans le volume éponyme paru chez Kôdansha gakujutsu bunko.

De tout ce qui précède, on aura remarqué la place intermédiaire, si l'on peut dire, qu'occupent les rituels de l'ancien shintô (et non du shintô d'aujourd'hui), entre la magie telle qu'analysée par MAUSS et la religion.

MIYAMOTO Tsuneichi, s'il n'est certes pas un « anthropologue », c'est à dire un théoricien et un analyste de l'homme, s'avère un ethnographe (un homme de terrain) de tout premier plan, dont l'œuvre aux dimensions titanesques n'a pas fini de révéler toutes ses richesses aux chercheurs d'aujourd'hui, ne serait-ce qu'à titre historique.

Si l'on nous donne l'opportunité d'écrire une suite au présent article, nous aimerions présenter, à titre de deuxième aperçu de l'œuvre miyamotienne, ses textes sur le groupe, les assemblées villageoises et l'économie agricole qui nous semblent aller dans le sens d'un certain anti-utilitarisme. Considérée sur la longueur, cette étude prendra alors tout son sens et sa cohérence en s'inscrivant, pour modeste qu'elle soit, dans le cadre du M.A.U.S.S..

Indications bibliographiques

MANGIN Alexandre, *MIYAMOTO Tsuneichi, un ethnographe folkloriste, infatigable marcheur à la recherche de l'identité japonaise*, Sarrebruck, Editions universitaires européennes, 2010 ;

MIYAMOTO Tsuneichi, *Minkan-reki* 『民間暦』 (Les calendriers populaires), Tôkyô, Kôdansha gakujutsu bunko, 1985, rééd. 2003 ;

The Forgotten Japanese: Encounter with Rural Life and Folklore, trad. Jeffery IRISH, Stone Bridge Press, 2010 : pour se faire une idée du travail de MIYAMOTO pour les personnes ne lisant pas le japonais.

Liens externes

<http://iatj.wordpress.com/> : le blog de l'auteur

<http://www.towatown.jp/koryu-center/koryu.html> : *Suô Ooshima bunka kôryû sentâ* 周防大島文化交流センター (Centre d'échanges culturels de Suô Ooshima)